

Ils avaient allumé un grand feu autour duquel ils s'étaient accroupis causant à voix basse. Sur ces faces rudes de nomades, dans leurs grands yeux noirs, la flamme avait d'étranges reflets et dans la lueur rouge que le brasier mettait autour d'eux, une figure blanche de vieillard s'était dressée immobile, répétant d'une voix grave :

—O hommes justes, faites l'aumône au nom de Dieu !

C'est un aveugle.

Ses burnous ne sont que loques sur loques, et la tête pâle, sans regards, sans vie, dirait-on, est d'une expression biblique parfaite. Il s'appuie d'une main sur l'épaule d'une petite fille aux grands yeux rêveurs, de l'autre à un bâton qu'il manie comme une crosse d'évêque.

Je dis un mot à Ahmar et bientôt il revient de ma tente avec un pain. Rien ne saurait dépeindre l'éclair de joie et de reconnaissance qui brille dans les yeux de l'enfant au moment où je leur donne ce pain. Mes spahis leur font place au feu et voilà le pauvre vieux qui s'assoit ayant sa petite fille pelotonnée sous ses bras.

Et moi, je ne puis me lasser de l'observer.

Seul, au fond des déserts, Dieu avait mis sur ma route un aveugle, un mendiant, un de ces pauvres souffrants à qui, à pareil anniversaire, quand j'étais enfant, je faisais l'aumône sous l'œil de grand-mère qui m'apprit ainsi à donner, donner un peu de pain et de joie aux malheureux.

Comme en ces temps passés vers lesquels je songe maintenant aux heures noires de la vie, j'ai fait la charité, moi, le désespéré de tout à l'heure!...

Lui, immobile toujours, le front levé, de ses yeux éteints semble me regarder profondément.

Je l'assure qu'il peut rester toute la nuit tranquillement auprès du feu, je le recommande à mes spahis, à Ahmar surtout, et je regagne ma tente.

Lors, m'étant retourné vers eux une dernière fois, je vis l'aveugle debout, seul, aux formes agrandies, très blanches dans la nuit dont les mains se tendaient vers moi comme pour une bénédiction. Puis, à mes pieds, dans l'ombre, la jolie enfant

s'étant courbée et levée jusqu'à ma main, je sentis une légère pression l'étreindre et deux lèvres s'y poser ardentes.

Une émotion grave, délicieuse, me mordit le cœur, sous laquelle mon exil, ma détresse première m'apparaurent trop cruels.

...Rien, jamais, ne compense les joies prises au pays.

Là-bas, les cloches sonnent joyeuses. J'entends les sabots des paysans clapoter sur les pavés, pressés, se rendant à l'église, et une voix, comme une voix de morte bien-aimée qui me berçait, écho béni du passé, me redit :

—Dors, petit, dors! C'est quand les enfants ont fermé les yeux que la Vierge passe avec l'enfant Jésus.

Premier petit lit d'enfant, berceau aux rideaux épinglés d'une croix d'ivoire qui gardez la vision des chers disparus penchés vers moi, premières croyances naïves apprises sur les genoux d'une mère, premiers heurs, premières fêtes carillonnées dans l'air glacé des nuits de Noël, comme vous me semblez loin! ... Comme j'aime la douceur de votre souvenir dressé dans la splendeur de ma nuit d'exil!

Et en face de moi, sur le fond sombre de l'oasis le marabout blanc fatidique regarde l'immensité.

—Comment la passerez-vous cette nuit de Noël?... disait la petite lettre chère.

—A vivre du passé, accoudé aux marches d'un tombeau.

Quand, lassés de se perdre dans la nuit bleue enchantée, vers les petites étoiles lointaines qui sûrement doivent briller au-dessus de mon pays, nos yeux reviennent vers la terre, je ne vois que ce monument, grave sous le suaire étincelant que lui font les rayons argentés d'en haut, gardant son secret, imposant, mystérieux comme le génie des solitudes et des destinées.

Avec cette rigidité qu'ont les pierres des sépulcres debout dans les horizons des routes et des plaines, partout sur ce sol d'Afrique, il semble écouter, écouter éternellement et redire au mort endormi dans son sein cette parole sacrée de l'Islam qu'une voix perdue laisse aller dans l'espace :

—Allah akbar! Dieu est grand!... Que lui importent les choses humaines, larmes, désespoirs! Il veille la mort et rêve de l'aurore éternelle!

JEAN SAINT-YVES.

UNE OEUVRE PATRIOTIQUE

M. P. Bonhomme, le gérant-général de la compagnie d'Assurances, "La Sauvegarde" a entrepris l'exécution d'une œuvre, au plus haut point patriotique et nationale, dont nos journaux, à mon avis, ne parlent pas assez. Il est difficile pour tant, de concevoir un projet dont la réussite pourrait opérer un plus grand bien à notre nationalité.

M. Bonhomme a formé le projet grandiose de doter notre Université Laval d'une somme assez forte pour lui permettre d'être sur un pied d'égalité avec les universités de langue et de croyances différentes à la nôtre non-seulement au Canada, mais par toute l'Amérique.

Déjà un appel a été fait à toutes les âmes de bonne volonté, et, un grand nombre de Canadiens y ont répondu généreusement. Mais la somme désirée, un million, je crois, n'est pas encore complétée.

Je lisais, hier, la nouvelle circulaire qu'on vient de publier afin de ranimer un peu le zèle de mes compatriotes. L'idée principale qu'elle exprimait m'a beaucoup frappée. La voici, en substance:

Quand un homme meurt, s'il a joui de quelque célébrité, sa famille, ses amis, le pays s'imposent les plus lourds sacrifices pour perpétuer son nom, sa mémoire, en lui faisant élever un monument. Que reste-t-il souvent du bloc de marbre ou de granit destiné à conserver un nom? Le temps, les orages n'en font que des ruines, tandis que des sacrifices qui assureraient à une institution d'enseignement supérieur, telle que notre Université canadienne-française, le moyen de répondre à tous les besoins intellectuels qu'on doit en attendre, voilà une œuvre qui, jamais, ne pourrait périr.

C'est au moyen de polices d'assu-